

du morne silence qui avait suivi ; puis, on se mit à réciter le rosaire, qu'on fit suivre du *De profundis*.

Mais, pour Valiquet, le pire n'était pas fait. On tint conseil une partie de la nuit. Bien des avis furent ouverts et rejetés : parce que tous ces avis allaient à empêcher la visite du coup de minuit, et que Valiquet, fier de sa parole, répondait toujours :

—J'ai promis, j'irai !

Enfin, la femme de Valiquet, qui n'avait point donné de conseils jusque-là, dit à son mari :

—Je ne sais pas ce que je sens ; mais il me semble que je n'ai pas peur du mort, moi, et qu'il ne nous arrivera rien de mal dans cette affaire ; n'avons-nous pas ici un cher innocent, un ange pour nous protéger ? Valiquet, tu as fait une mauvaise action, ainsi tu iras rendre la visite au pendu pour ta punition ; mais tu iras avec le petit dans les bras. Du reste, demain matin, il faut que tu ailles consulter M. le Curé, et puis faire plus que cela encore, tu me comprends ! . . . Avec ça, ajouta la bonne chrétienne de femme, on peut dormir en paix.

Valiquet suivit de point en point les sages avis de son excellente femme, et, le soir à minuit, il alla au rendez-vous, portant le nouveau baptisé dans ses bras et accompagné de ses voisins qui récitaient le chapelet.

—Tu n'es pas généreux, lui dit le pendu dès que son insulteur fut en face de lui, tu n'es pas généreux ! Hier soir, je me suis débarrassé de ma cage afin de pouvoir m'asseoir à ta table, et toi, cette nuit, tu viens chargé d'un fardeau afin de ne pas danser avec moi : j'avais pourtant une belle ronde à te proposer, la mesure se bat à coups de fouet. C'est égal, tu auras toujours appris à respecter les morts ; tu peux t'en retourner.

Personne, comme on le pense bien, ne se fit prier pour quitter l'endroit : Valiquet prit congé de son Hôte en se promettant de bien de ne pas lui faire de nouvelle invitation (*).

(*) Feu M. Jacques Viger a parlé de cette tradition, à propos du fait historique qui lui a donné lieu. M. Viger, dans ses notes sur l'Archéologie religieuse, dit, à l'article consacré à la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul : « Le 9 mars 1761, un Français du nom de Saint-Paul commut un crime horrible dans la maison de Charles Bellanger, de la côte Saint-François. Après avoir enlevé tout l'argent, il donna la mort à Bellanger, à sa femme et à ses deux enfants. Puis, pour mieux couvrir son crime et ensevelir sous les ruines jusqu'à sa dernière trace, il mit le feu à la maison. « La Providence se chargea de révéler son forfait. Le grenier, qui était rempli de blé, s'affaissa de bonne heure sous l'action des flammes, et les cadavres, recouverts par le blé, échappèrent à la destruction. Ils servirent à constater le crime : les soupçons tombèrent sur Saint-Paul, qu'on avait vu dans ces parages. « Saisi par la justice, il finit bientôt par tout avouer et il raconta lui-même les horribles détails de ce drame sanglant. « Condamné à la potence, il fut exécuté dans la ville de Montréal ; mais la sentence portait que son cadavre serait encerclé et suspendu jusqu'à sa totale destruction sur les lieux mêmes, théâtre de son forfait. Ce ne fut qu'un an après qu'un habitant, fatigué de ce hideux spectacle, détacha ces restes décharnés et les ensevelit près de là, sous un monceau de pierres. « C'est ce fait mémorable, dont le souvenir est encore vivant dans le pays, que l'on raconte aujourd'hui avec des circonstances qui tiennent du merveilleux et qui reposent sur la tradition populaire. »

FAUCHER DEST-MAURICE

JOIES ET TRISTESSES

DE

LA MER

1 volume in-8.....Prix : 50 cts

TABLE DES MATIÈRES.

L'Expédition de l'amiral Walker.—Le naufrage de la "Renommée".—UN DES OUBLIÉS DE NOTRE HISTOIRE.—Le capitaine de vaisseau Vauquelain.—LES AMIRAUX CANADIENS-FRANÇAIS.—Quelques notes sur les marins français du siècle dernier et du commencement de celui-ci.—I. Le marquis de la Jonquière.—II. Les deux de Vaudreuil.—III. Jacques Bedout.—IV. Pierre Martin.—A bord du cuirassé français le "la Galissonnière".—ADIEU, VA !—A bord du "Bouvet."

CINQUANTE HISTOIRES

PAR

Eugène de Margerie

1 volume in-18.....Prix : 20 cts

Pourquoi les Capucins vont nu-pieds et les Evêques en voiture

Hubert le savetier a un bien vilain défaut : c'est de critiquer, à tort et à travers, tout ce qui se fait ou se dit autour de lui. Il en résulte qu'il est très-souvent injuste, peu aimé, surtout point heureux ; car son âme est dans un état de révolte perpétuelle : il ne décolère pas.

Il a pourtant un ami, Grosbois, le marchand de marrons. Grosbois, lui, tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant d'accuser le prochain : il fait même tout son possible pour mettre un peu d'eau dans le vin de maître Blamefort, comme on appelle encore le savetier.

L'échoppe de celui-ci est tout près du renforcement où Grosbois fait rôtir ses châtaignes. Aussi les occasions de causer ne manquent-elles pas.

L'autre jour, un vieux capucin, qui se rendait à l'hôpital pour visiter des malades, passa sur le trottoir à côté des deux camarades. Il n'avait, comme c'est la règle chez les capucins, d'autres chaussures que des sandales.

—Sale va-nu-pieds, grommela Hubert ; comme s'il ne pouvait pas mettre des sabots, au moins !

Il parlait encore lorsqu'une voiture vint à passer ; elle n'était point neuve, point élégante, ni les chevaux fringants, ni le cocher galonné d'or. Hubert aperçut dedans un habit violet. C'était l'évêque qui allait donner la confirmation dans un village éloigné.

—Tiens, c'est le chef des curés qui nous éclabousse. Il faut des voitures à ces gens-là ! Ne pourraient-ils pas aller à pied, comme le pauvre monde ?

Grosbois avait salué poliment le religieux et l'évêque, qui lui avaient rendu.

—Mon cher Hubert, dit-il, lorsqu'ils furent passés, qu'est-ce qu'il faut donc pour te contenter ?

Voilà un prêtre qui chemine presque nu-pieds, comme un pauvre ; tu lui voudrais absolument des chaussures.

Voici un évêque qui va en carrosse ; tu t'en indignes et tu voudrais le voir à pied.

Sais-tu seulement ce que sont ces deux hommes que tu juges si sévèrement ?

—Parbleu, tu n'as pas besoin de me le dire. Ton capucin, c'est quelque fils de paysan, qui s'est fait mendiant, parce qu'il n'avait pas de goût à travailler ; et ton évêque c'est un de ces *aristo* qui craindraient de se salir en coudoyant des gens du commun.

—Eh bien ! c'est ce qui te trompe. Je connais leur histoire, moi, et je puis te la dire :

Frère Jérôme, le capucin, est le fils d'un millionnaire. L'un de ses frères est général, et l'autre vient d'épouser la fille du duc de***. Lui-même voyait la carrière la plus brillante s'ouvrir devant lui, lorsque le bon Dieu lui mit au cœur la pensée d'abandonner fortune, plaisirs, ambition, famille, et de se consacrer au service de ses frères les pauvres. Il ne rejeta point cette noble pensée. Il commença par distribuer tout son bien entre diverses œuvres de charité, ne se réservant pas seulement un centime. Puis il se donna lui-même en entrant chez les capucins. Devenu plus pauvre que les plus pauvres, vêtu du drap le plus grossier, nourri de restes dont tu ne voudrais pas, couché sur une paille si dure que je ne sais si tu pourrais y dormir, il n'a même pas ce qui manque à peine aux plus nécessiteux, une chaussure. Il a pensé que par là il rendrait la pauvreté plus supportable aux pauvres qu'il aimait. N'était-ce pas en effet leur montrer combien la pauvreté est un état qui plaît à Dieu, puisqu'il y a des hommes qui la recherchent et s'y attachent de préférence à la richesse, dont ils font le sacrifice volontaire ?

A quoi se passe la vie de frère Jérôme ? A visiter les malheureux dans leurs gre-

niers, les malades dans les hôpitaux, les prisonniers dans leurs cachots, à ensevelir les morts, à accompagner les condamnés jusqu'à l'échafaud. Il n'y a pas de bonne œuvre qu'il n'entreprenne, et tant il y apporte de zèle, pas de bonne œuvre qu'il ne mène à bien. Je n'essaierai pas de compter les misères qu'il a secourues, lui qui ne possède rien, les larmes qu'il a essuyées, les pauvres désespérés qu'il a retenus sur le bord du suicide, les âmes qu'il a sauvées. Sa nourriture, je te l'ai dit, est celles des mendiants, et encore il en porte souvent la moitié à de pauvres mères dont les enfants demandent du pain.

Après cela, qu'est que cela te fait qu'il aille nu-pieds ? Ne comprends-tu pas que ce sont là les livrées de la pauvreté, que cela fait partie de son sacrifice ? Vois-tu, toi et moi, nous devrions baiser les traces des pas de ce bon capucin ; certes nous ne sommes pas dignes de délier les cordons de ses sandales.

Quand à l'évêque, tu dis que c'est quelque *aristo*, qui a peur de se mouiller les pieds et qui méprise le pauvre monde. On voit bien que tu n'es pas de ce pays-ci ; car tu saurais que Monseigneur, — il ne s'en cache pas, — est né dans une chaumière. Il a d'abord été enfant de chœur ; son curé l'a distingué, parce qu'il était pieux et intelligent, lui a enseigné un peu de latin, puis la placé au séminaire. Ordonné prêtre, il a été d'abord vicaire, ensuite curé ; ensuite, comme il des était plus zélé et des plus savants, grand vicaire, et enfin évêque. Il n'en est pas devenu plus fier. N'as-tu pas entrevu, dans sa voiture, une bonne vieille avec sa coiffe de paysanne ? C'est la mère de Monseigneur.

Te plaindras-tu encore que notre évêque aille en voiture ? Mais ne vois-tu pas qu'en la personne de ce fils de paysan, parvenu par son mérite aux plus hauts honneurs de l'Eglise, tous les paysans sont honorés ? et il me semble que cette coiffe blanche dans la voiture épiscopale, c'est l'emblème de la véritable égalité qui a toujours existé entre les enfants de l'Eglise.

Est-ce que tu trouves étrange que les ministres et les ambassadeurs aillent en carrosse, qu'un médecin ait une carriole ou un cabriolet ? Ne faut-il pas que les ministres et les ambassadeurs aient une certaine pompe et un certain éclat, et montrent ainsi qu'ils sont les représentants des rois et des empereurs ? Le médecin aussi, est-ce qu'il pourrait, s'il allait à pied, visiter, comme il fait chaque jour, les malades de tout un canton ?

Eh bien ! il en est de même de l'évêque. Il est ministre de Dieu ; il est auprès de nous le représentant et comme l'ambassadeur de la Religion et de l'Eglise. Il est convenable que, par une certaine majesté, cette dignité s'annonce aux regards des hommes. Les généraux ont des épaulettes d'or, les magistrats ont des robes rouges. Pourquoi les évêques n'auraient-ils pas une croix d'or et une robe violette ?

Pourquoi n'iraient-ils pas en voiture ? Ne vois-tu pas que pour tous les hommes chargés d'affaires, et un évêque en a de bien lourdes et de bien multipliées, — le temps est la chose du monde la plus précieuse ? Si l'évêque allait à pied, au lieu d'aller en voiture, il ne pourrait administrer la confirmation que dans une paroisse par jour, au lieu qu'il l'administre dans deux ou trois. Il ferait moitié moins de visites pastorales, il assisterait à moitié moins de cérémonies, où sa présence ajoute encore au zèle de chacun. Dans le temps du choléra, que de mourants, habitant à de grandes distances les uns des autres, il n'aurait pu aller bénir et consoler ! En un mot, aujourd'hui comme alors, il ferait moitié moins de bien qu'il n'en fait. — Est-ce là ce que tu veux ?

Hubert ne répondit rien. Mais comme au fond il n'était pas méchant, il réfléchit aux raisons du marchand de marrons et les trouva bonnes.

Le soir, quand Monseigneur repassa devant l'échoppe, il reçut deux saluts au lieu d'un ; et du plus loin qu'Hubert aperçut la barbe de frère Jérôme, il courut embrasser à grands bras le vieux capucin, ce dont tous les voisins demeurèrent ébahis.

NOUVEAUTÉS

LE

SAINT SACRIFICE

DE LA MESSE

D'APRÈS LE

B. Albert le Grand

ARCHEVÊQUE DE RATISBONNE

Par M. l'abbé J. Théloz

supérieur de séminaire

1 volume in-8°.....Prix : \$1.00

LES

POETES DE LA FOI

PAR

M. l'abbé Stanislas Gamber

LICENCÉ ÈS-LETTRES

1 volume in-12.....Prix : 88 cts

SAINT GREGOIRE VII

ET LA

REFORME DE L'EGLISE

AU XI^E SIECLE

PAR

M. l'abbé O. Delarc

2 beaux volumes in-8°.....Prix : \$5.25

CORRESPONDANCE

DE LA

PRINCESSE LOUISE DE CONDÉ

FONDATRICE DU MONASTÈRE DU TEMPLE

Lettres écrites pendant l'émigration à sa famille et à divers

Publiées avec une introduction

PAR

Le R. P. Dom. J. Rabory

bénédictin de la congrégation de France

1 beau volume in-8° avec portrait.

Prix : \$1.88

P. J.-B. FOUGERAY, S. J.

ŒUVRES CHOISIES

POESIE ET PROSE

RECUEILLIES PAR LE

R. P. V. DELAPORTE, S. J.

1 beau vol. in-8 avec portrait. Prix : 7